

AperTO - Archivio Istituzionale Open Access dell'Università di Torino

L'étude des graphies des anciens textes littéraires gallo-romans

This is the author's manuscript

Original Citation:

Availability:

This version is available <http://hdl.handle.net/2318/100482> since

Publisher:

Presses Universitaires de Vincennes

Terms of use:

Open Access

Anyone can freely access the full text of works made available as "Open Access". Works made available under a Creative Commons license can be used according to the terms and conditions of said license. Use of all other works requires consent of the right holder (author or publisher) if not exempted from copyright protection by the applicable law.

(Article begins on next page)

L'étude des graphies des anciens textes littéraires gallo-romans.

Walter Meliga
Università di Torino

On n'a pas encore satisfait jusqu'aujourd'hui le souhait formulé par d'Arco Silvio Avalle en 1961 d'une étude comparative de la graphie des premiers textes romans¹. Avalle, alors professeur de philologie romane à Turin, avait commencé un long travail de révision des études sur les plus anciens textes littéraires gallo-romans, du point de vue linguistique ainsi que culturel : dans ses leçons à l'université entre 1961 et 1967 il arriva à traiter tous les textes les plus importants des origines (les « Serments de Strasbourg », la *Sainte Eulalie*, le « Sermon de Valenciennes », le *Saint Léger*, la *Passion* de Clermont-Ferrand, le *Sponsus* et le *Saint Alexis*) et les cours polycopiés qui en sont sortis restent encore des textes de référence depuis quarante ans et plus². A propos de la graphie des premiers monuments littéraires gallo-romans Avalle pensait – comme déjà Gaston Paris avant lui – que sa diffusion devait avoir été fondamentalement unitaire, bien que décidément innovatrice sur plusieurs points par rapport aux traditions d'écriture précédentes. Cette tradition scribale aurait été le produit d'une ancienne « société culturelle romane », d'origine essentiellement cléricale, comme cela est démontré par les thèmes des ces monuments littéraires et les modes de leur transmission³.

Ma communication concerne un projet de recherche sur la graphie des plus anciens textes littéraires gallo-romans : je demande donc qu'on m'excuse pour le caractère un peu flou de mes observations ainsi que peut-être de certaines banalités d'ordre théorique. Il me semble néanmoins qu'une mise au point de quelques questions et problèmes qui se posent dans l'analyse des plus anciens textes gallo-romans n'est pas déplacée dans un

¹ Avalle (1961), p. 39–41, maintenant dans sa 2^{ème} édition révisée : Avalle (1993), p. 20–21.

² Ils ont été presque tous réimprimés dans Avalle (2002).

³ Avalle (1961), p. 35–36 ; Avalle (1993), p. 16–17.

colloque dédié à la diachronie et qui se propose de réunir et de mélanger les différents points de vue des linguistes – dialectologues et phonologues – et des philologues.

L'attention à l'écriture des textes, une analyse non naïve de leur substance graphique ne sont pas bien sûr des exigences scientifiques qui ont attendu notre époque pour faire leur apparition. Carl Appel conseillait déjà dans sa *Provenzalische Lautlehre* l'étude de l'écriture de chaque texte pour en tirer des indications phonétiques⁴ et la philologie positiviste nous a donné d'excellentes études sur la graphie des textes anciens⁵. Comme Helmut Lüdtke le disait, le « problème épistémologique » de la linguistique historique est que le changement de la langue, tout à fait indépendant de l'écriture, n'est observable que par cette dernière⁶. Dans ce sens, l'étude des graphies est étroitement liée à la description phonétique dont elle représente une étape inévitable.

La question des graphies a été reprise par des linguistes dès la fin des années '50 du siècle passé,⁷ et immédiatement relayée par les philologues les plus attentifs⁸ ; le progrès aussi des recherches scriptologiques a attiré l'attention sur les faits d'écriture⁹, dans le domaine d'*oïl* ainsi que dans celui d'*oc*, surtout en ce qui concerne les textes documentaires¹⁰. La critique des linguistes s'adressait à la *Buchstabenphilologie* (la « philologie des lettres de l'alphabet »)¹¹ : en effet, il faut reconnaître que les philologues ont parfois produit des analyses phonétiques qui ne tiennent pas compte du fait fondamental que l'écriture est un système de signes secondaire, essentiellement historique et par cela distinct de la structure phonologique de la langue.

⁴ Appel (1918), § 24 : « Jeder Text ist auf den Lautwert seiner Schreibung natürlich besonders zu untersuchen ».

⁵ Comme c'est le cas de la belle étude sur la graphie de la *Sainte Foi* dans Hoepffner (1926), p. 31–47.

⁶ Lüdtke (1978), p. 439.

⁷ Hammarström (1959) ; Rosiello (1966) ; Hakkarainen (1971).

⁸ Dans la philologie troubadouresque le premier exemple important se trouve dans l'édition de Guillaume d'Aquitaine par Pasero (1973).

⁹ On peut se référer aux articles de Gossen (1968a) (1968b).

¹⁰ Grafström (1958) ; Gossen (1967) ; Kalman (1974).

¹¹ Hakkarainen (1971), p. 195.

À ce propos, je dois tout de suite avouer que je suis assez peu intéressé par la théorie des faits d'écriture ainsi que par une définition générale de ses rapports avec le langage. En d'autres termes, je n'ai pas l'intention de prendre parti pour l'une ou l'autre des conceptions sur la façon selon laquelle l'écriture et la langue sont en relation ; de plus, je ne suis pas à même de porter un jugement sur la possibilité de constitution de la graphématique comme science linguistique autonome, de sa distinction d'une graphétique également constituée et finalement de l'établissement de règles de correspondance entre phonèmes et graphèmes¹². C'est pour cela que dans cette communication je ne ferai pas de distinction entre graphes, allographes et graphèmes et, parmi ces derniers, entre graphèmes simples et graphèmes complexes, en me bornant pour le moment au seul terme de « graphème ».

D'autre part, comme je le disais dans une étude déjà ancienne consacrée à l'écriture du *Boeci* occitan¹³, des deux directions de recherche sur les graphies – l'une plus formelle et générale, qui vise à une systématique de l'écriture ; l'autre plus « philologique » et « historique », qui essaie d'y trouver les indices des conditions linguistiques et même culturelles des textes du passé – c'est certainement la seconde qui m'intéresse et qui, à mon avis, a les meilleures chances d'aboutir à des conclusions valables du point de vue de la reconstitution du système linguistique d'un texte donné, de sa localisation et – je voudrais ajouter – même de son interprétation. Il s'agit d'une conception assez « souple » et « prudente » de la graphématique, qui néanmoins peut compter parmi ses partisans des savants comme Åke Grafström, Carl Theodor Gossen et Max Pfister¹⁴. Dans ce sens, comme Gossen le disait, s'il faut se garder de faire de la phonologie médiévale, on peut bien faire de la graphématologie¹⁵ (même si je reste convaincu que le but final de toute

¹² Anis (1988) ; Pellat (1988) ; Coulmas (1996), p. 173–178 ; García de Lucas (2001).

¹³ Meliga (1988), p. 35–37.

¹⁴ Aux travaux de Grafström et Gossen cités ci-dessus, on ajoutera Pfister (1958, 1970a, 1970b).

¹⁵ Gossen (1968b), p. 152.

étude de graphématique historique soit de préparer des matériaux pour la construction d'une phonologie historique)¹⁶.

En outre, les problèmes que notre recherche pose ne sont pas seulement liés aux relations entre les sons et l'écriture : un autre niveau de recherche linguistique est concerné – que je ne veux pas traiter ici – à savoir celui de la mise en écrit ou du « passage à l'écrit » des langues romanes, pour reprendre le titre d'un recueil d'études très intéressant paru en 1993¹⁷. Cela est encore plus important dans le cas des textes littéraires, produits d'une intention structurelle bien plus poussée que celle des textes documentaires. D'ailleurs, l'établissement des nouveaux systèmes de notation de la langue romane dans le milieu scribal, dominé par l'écriture du latin, représente, comme cela a été soutenu¹⁸, une sorte de « révolution culturelle », si long qu'ait pu être le procès de formation de la conscience linguistique vulgaire et, en ce qui nous concerne ici, celui de l'élaboration de solutions graphiques, inconnues de l'écriture latine, à travers la mise en œuvre de codes intermédiaires entre le latin et les vulgaires. Une telle recherche devrait ainsi permettre de clarifier les théories sur la formation des *scriptae* et de la langue littéraire, en particulier à propos de l'hypothèse déjà mentionnée de sa longue élaboration entre latin et vulgaire ainsi que de l'action éventuelle de traditions précédant celles qui sont arrivées jusqu'à nous.

Mon projet de recherche concerne tous les anciens textes littéraires gallo-romans, sans distinction préalable entre textes français et textes occitans. Cela ne dépend pas du tout d'une idée préconçue sur la formation des domaines linguistiques gallo-romans, mais

¹⁶ Singer (1971), p. 85 (« Eine historische Graphematik hat dann die Aufgabe, zu einer historischen Phonologie vorzudringen »). Je laisse de côté la mise en valeur des études graphiques dans l'histoire littéraire et culturelle, pour l'évaluation des caractères de la production et des courants culturels qui traversent le domaine gallo-roman de ces premiers siècles, ainsi que dans l'édition critique des textes, notamment dans des traditions très articulées comme celle des troubadours.

¹⁷ Selig, Frank, Hartmann (1993).

¹⁸ Fassò, Menoni (1979–1980), p. 16.

plutôt de l'exigence d'une étude comparative la plus large possible ; j'ai tendance à penser que c'est justement au niveau des grandes répartitions de la Romania qu'il faut mener des analyses de ce genre, comme c'est le cas de la Gallo-Romania ou de la Romania occidentale toute entière. D'autre part, la « société culturelle romane » postulée par Avalle était presque la même dans les diverses régions concernées et nous pouvons penser que les scribes, formés par les mêmes programmes d'éducation à l'écriture, devaient donner des solutions graphiques similaires, ou du moins comparables, aux problèmes posés par la nécessité de rendre à l'écrit des sons identiques ou bien identiquement ou semblablement altérés par rapport au latin et à son système graphique. Enfin, pour certains textes nous ne disposons pas jusqu'à aujourd'hui d'une localisation sûre à l'intérieur du domaine gallo-roman¹⁹ ou nous n'arrivons pas à déceler avec certitude les composantes linguistiques de leur *scripta*²⁰ : tout cela nous confirme dans l'idée qu'il est mieux de ne pas les séparer dans l'analyse.

Bien qu'on trouve des études sérieuses sur les systèmes d'écriture romans, – comme celle de Trudel Meisenburg²¹ parue en 1996 – je trouve que ce sont justement ces caractères « philologique » et « historique » qui font généralement défaut et où une large comparaison doit jouer un rôle essentiel. Souvent, il s'agira de recueillir et d'organiser de manière parlante les observations sur l'écriture de ces anciens textes qu'on trouve dans les éditions et les études antérieures plutôt que d'en produire des nouvelles. Ce sont avant tout la dimension comparative et l'étendue de l'aire d'où viennent les données à analyser qui sont appelées à donner du sens à leur confrontation.

¹⁹ C'est le cas de la *Passion* de Clermont-Ferrand (l'origine poitevine, établie par Avalle 1962, est révoquée en doute par Perugi 1994), mais aussi d'autres textes comme les « Serments de Strasbourg » (Perugi 1994) ou l'« Aube bilingue », l'*Alexandre* d'Alberic ou les fragments de la « Passion d'Augsburg » et des strophes amoureuses du ms. Harley 2750 (Lazzerini 2001).

²⁰ C'est le cas encore de la *Passion* de Clermont-Ferrand mais aussi du *Saint Léger*.

²¹ Meisenburg (1996).

On devra bien sûr tenir compte du système linguistique auquel chaque texte appartient (ou est censé appartenir) et d'autres conditions particulières, par ex. l'action éventuelle d'un adstrat non roman ou les contraintes extralinguistiques auxquelles il peut avoir été soumis, comme les modalités de sa transcription et de sa tradition. En outre, plusieurs éléments compliquent la relation, qu'on pourrait penser linéaire (ou quasi), entre un son roman et son rendu graphique, même dans le cas où il provient d'une même base latine : parmi les plus importants, citons le rappel étymologique, ou bien iconique, et la spécialisation lexématique (qui peut aller même contre une correspondance son-graphème établie par ailleurs²²) ; de plus, c'est souvent l'absence d'un graphème qui est plus significative que sa présence ; enfin, on ne doit pas exclure la coprésence de graphèmes qui remontent à une période plus ancienne, même en opposition avec d'autres plus récents relativement à l'évolution des sons.

À ce point, je voudrais présenter quelques brèves observations à propos de deux textes, à savoir la *Séquence* (ou *Cantilène*) de *sainte Eulalie* française et le *Boeci* occitan, sur lesquels nous disposons d'analyses graphiques approfondies, surtout pour le poème français²³. Il s'agit de textes assez éloignés quant à l'époque de leur production (aux environs de 900 pour le premier, dans le troisième quart du onzième siècle pour le second) et très différents par leur ampleur (257 vers pour le texte occitan, 29 seulement pour le texte français) ; de là la rigueur forcément relative et le caractère même un peu informel des observations que je vais faire, mais qui néanmoins visent à montrer la complexité des éléments en jeu, même dans l'interprétation de graphies assez « communes », et l'utilité d'un point d'observation aussi vaste que le domaine gallo-roman tout entier. Les observations concernent la graphie des produits romans des consonnes vélaires et labiovélares.

²² C'est l'opinion de Gsell (1995), § 4.2.

²³ Éditions : Schwarze (1963) ; Berger, Brasseur (2004). Études sur l'écriture : Meliga (1988) ; Biedermann-Pasques (2001, 2002) ; Berger, Brasseur (2004).

En ce qui concerne la disposition des données, je suis d'avis qu'il vaut mieux les ranger selon les bases étymologiques (et même graphiques) latines plutôt que selon d'autres ordres qui dépendent d'une interprétation phonétique ou phonologique des graphies vulgaires. Cela pour deux raisons : l'absolue prééminence de l'écriture du latin – qui occupait évidemment la place majeure dans une situation, pour ainsi dire, de « diglossie scripturale », quel qu'ait pu être le poids de l'écriture romane dans l'ensemble des pratiques d'écriture – et l'opportunité de maintenir un certain parallélisme avec les démarches de la grammaire historique, qui reste l'instrument de base pour nos recherches. Un tel classement devra bien sûr être « rectifié » par l'examen des nouvelles conditions d'usage d'une graphie donnée, dans le cas où l'évolution a changé la définition de l'environnement phonétique où elle se trouvait employée. Pour ce qui va suivre, on se reportera au schéma donné à la fin de cet article.

Dans la notation des produits des consonnes vélaires et labiovélares devant voyelles vélaires et devant A on trouve dans les *Boeci* et l'*Eulalie* quatre graphèmes : <c>, <ch>, <k> et <qu> ; ils sont d'origine latine, bien que pour deux d'entre eux (<k> et <qu>) l'usage en ait été limité dès l'époque archaïque tandis qu'un troisième (<ch>) notait l'occlusive aspirée, puis spirante, du grec et plus tard la spirante germanique dans le latin médiéval²⁴. Devant voyelle vélaire étymologique, nous trouvons dans les deux textes <c>, <k> et <qu>. De ces trois graphèmes, <c> et <qu> se présentent en presque totale continuité avec l'écriture du latin (standard et vulgaire) et c'est donc <k> dans *eskoltet* 5 (< *ASCULTAT) et *kose* 23 (par comparaison avec *cose* 9) de l'*Eulalie* qui nous intéresse en ce qu'il témoigne de l'extension d'une notation spécifiquement « vélaire » par comparaison avec l'usage prévalent de l'écriture latine (avec <c>), extension que par la rareté de la combinaison de <k> avec une voyelle vélaire on peut relier à l'écriture germanique que nous trouvons dans

²⁴ Traina (1973), p. 14 ; Pope (1952), § 635.

le *Ludwigslied*, copié par la même main à la suite de l'*Eulalie*²⁵. L'extension *cose* → *kose* est à elle seule intéressante parce qu'elle nous confirme la notation vélaire des graphèmes initiaux, ce qui donne une indication phonétique claire, à mettre en valeur du point de vue de la localisation de l'*Eulalie* ou bien de la formation de sa *scripta*²⁶.

Des observations plus complexes sont à faire en ce qui concerne l'usage de ces graphèmes devant voyelle palatale et *a* : là nous trouvons aussi l'emploi de <ch>, qui nous pose quelques problèmes d'interprétation. Il se trouve dans les deux textes pour noter le produit du pronom relatif QUI : *chi* est la seule forme qu'on trouve dans l'*Eulalie* (6, 12), tandis que dans le *Boeci* nous avons aussi *ki* 17 à côté de *chi* 153 (avec beaucoup d'exemples de *qui*, où la présence du graphème étymologique n'est pas surprenante, comme elle ne l'est pas non plus dans les produits de (-)QUE(M), QUOD que l'on trouve dans les deux textes) ; la valeur vélaire de <ch> est assurée pour cette forme, qui d'ailleurs est bien attestée dans beaucoup de textes archaïques, occitans et français.²⁷

L'environnement phonétique est presque le même pour les deux autres occurrences du graphème <ch> dans l'*Eulalie* : *chielt* 13 et *chief* 22, qui comptent sans doute parmi les formes les plus intéressantes de notre petit corpus, parce que le graphème y note les produits de C(A)- (CALET, CAPUT), avec évolution de A latin en syllabe ouverte ; *chief* est à comparer en particulier avec la forme *cheve* du « Sermon de Valenciennes »²⁸. L'hypothèse de la notation vélaire de <ch> pour ces deux mots convient bien à ce que nous venons de voir avec les exemples précédents : les produits de CAUSA d'une part, en ce qui concerne l'évolution phonétique de C(A)- latin, et les produits de QUI d'autre part, en ce qui concerne la valeur du graphème. À ces exemples on peut encore ajouter les *quev* (< CAPUT) du *Saint Léger* (125, 158, 229), qui témoignent de la mise en place d'une graphie à la

²⁵ Berger, Brasseur (2004), p. 118.

²⁶ Avelle (2002), p. 313-315.

²⁷ Meliga (1988), p. 42.

²⁸ Berger, Brasseur (2004), p. 116-117.

valeur équivalente dans un texte originaire de la même aire dialectale²⁹. Malheureusement, le manque dans l'*Eulalie* de formes avec C(A)- en syllabe entravée nous empêche de savoir si l'usage de <ch> a été déterminé seulement par les voyelles palatales suivantes ou s'il pouvait s'étendre à toute produit de C(A)- (quoi qu'il en soit le *Saint Léger* a <ca> de C(A)- prétonique et <ch> seulement dans *pechietz*)³⁰.

Des observations différentes sont à faire à propos des graphies des produits de C(A)- dans le *Boeci*. Ici nous trouvons en usage les quatre graphèmes considérés, qui plusieurs fois alternent dans le même mot ou dans de mots de la même famille lexicale, comme on peut le voir dans les exemples cités. La fréquence d'emploi est assez importante pour <c> et <ch> (14 et 15 occurrences), tandis qu'elle est moindre pour <qu> (6 occurrences) et surtout <k> (2 occurrences), mais il est difficile à ce jour de savoir si ces différences peuvent être significatives ; par contre, dans les produits de QU(A)- on trouve presque toujours <qu>, avec néanmoins quelques formes avec <c>. Parmi les produits de C(A)-, une certaine variation affecte même les cultismes, puisque parmi des formes avec <c> (*capitoli* 60 ; *caritat* 200, 207 ; *castitat* 223), on trouve aussi <ch> (*schapla* 207 < SCAPULA) et <qu> (*quandi* 201).

Un problème se pose quand même pour <ch>, puisque le *Boeci* provient du Limousin, une région dans laquelle la palatalisation des occlusives vélaires devant A ne saurait faire de doute à l'époque de sa composition. Les variations d'écriture observées ci-dessus semblent nous empêcher de donner au graphème une valeur phonétique palatale qu'il serait impossible d'étendre aux autres graphèmes de la série. Par ailleurs, on pourrait justifier ces alternances en supposant que le processus de palatalisation était encore trop récent à l'époque de la composition de l'œuvre pour être régulièrement noté³¹ : à ce sujet,

²⁹ Linskill (1937), p. 38 ; Berger, Brasseur (2004), *ibid.*

³⁰ Linskill (1937), *ibid.*

³¹ Glessgen, Pfister (1995), § 3.3.1.

il est vrai que le *Sponsus* et la « Traduction de l'Evangile de saint Jean », plus récents que le *Boeci* d'un demi siècle environ, ont toujours <ch> pour C(A)–, bien qu'ils aient aussi la forme *chi* du pronom relatif³², qui serait donc à interpréter dans ces textes comme solution graphique archaïque à son tour.

Dans chacun des textes considérés, la graphie <ch> noterait donc une vélaire, suggérant un fonctionnement scriptique initial du domaine gallo-roman différent de celui qui prévaudra finalement, où <ch> note une palatale. Dans le cas de l'*Eulalie* cette conclusion est conforme à la localisation du manuscrit comme du texte ; dans le cas du *Boeci* elle heurte la thèse traditionnelle de la limousinité du texte qu'il faut donc peut-être reconsidérer³³. Cependant, dans le *Boeci* le traitement de la vélaire sonore dans la forme *miia* 11, 14 < MICA au contraire plaide pour la palatalisation des vélares ; on trouve toutefois aussi *miga* (58, 123, 180, 238). Il n'est pas sans exemple que <g> note une palatale, mais il faut remarquer inversement que la forme *mija* est présente aussi sous cette forme dans *Sainte Foi* (378), ce qui reste quelque peu mystérieux³⁴ et qui finalement confirme pour sa part la nécessité de l'étude que nous nous proposons de faire.

Le projet de cette étude ne se situe pas pour le moment dans un cadre institutionnel (il se développe au fur et à mesure de mes cours universitaires et des mémoires de maîtrise dont je suis directeur). Je pense quand même qu'on pourra attendre de ce travail des résultats assez intéressants, aussi bien du point de vue linguistique (notamment, une mise à jour de nos connaissances sur les premiers états phonologiques des langues gallo-romanes et peut-être des nouvelles hypothèses de localisation de quelqu'un de ces

³² Thomas (1951), p. 96, 244 ; Wunderli (1969), p. XVII–XVIII.

³³ Les formes en *it* < CT ou *-l* < –L (sans vocalisation de L final roman) ne s'y opposent pas, mais peuvent être des archaïsmes : Glessgen, Pfister (1995), § 3.3.2.

³⁴ Hoepffner (1926), p. 72 pense à une influence de la voyelle palatale sur l'évolution du C ; Lafont (1998), p. 17 parle de « trace de nord-occitan ».

textes) que philologique (à propos de l'édition et de l'histoire culturelle des textes et des milieux de leur production et réception).

Séquence de sainte Eulalie

| | | | | |
|-------|-----|------|-----|--|
| C(A)– | ⟨C⟩ | ⟨ch⟩ | ⟨k⟩ | |
|-------|-----|------|-----|--|

cose 9 / kose 23

chielt 13, chief 22

(≡ cheve [« Sermon de Valenciennes »], queue [*Saint Léger*])

| | | | | |
|----------|--|------|--|------|
| QU(E/I)– | | ⟨ch⟩ | | ⟨qu⟩ |
|----------|--|------|--|------|

chi 6, 12

qu⟨e⟩ 6, 17; que(d) 14, 26, 27

omq⟨ue⟩ 9; nonq⟨ue⟩ 13

| | | | | |
|---------|-----|--|-----|--|
| C(O/U)– | ⟨C⟩ | | ⟨k⟩ | |
| QU(O)– | ⟨C⟩ | | | |

corps 2, conselliers 5, colpes 20, coist 20, concreidre 21, contredist 23, colomb 25 / eskoltet 5
com 19

Boeci

| | | | | |
|--------|-----|------|-----|------|
| C(A)– | ⟨C⟩ | ⟨ch⟩ | ⟨k⟩ | ⟨qu⟩ |
| QU(A)– | ⟨C⟩ | | | ⟨qu⟩ |

cadegut 72 / chaden 147 / quaira 157

chaitiveza 88 / quaitiu 126

cap 167 / kap 116

carcer(s) 96, 101 / charcer 71; charceral 158

chastia 49; chastiament 111 / quastiazo 22

scala 146, 227 / (e)schala 149, 156, 216, 232; eschalo 209, 237

cal(s) 216, 226, 231 / qual(s) 149, 166

| | | | | |
|----------|--|------|-----|------|
| QU(E/I)– | | ⟨ch⟩ | ⟨k⟩ | ⟨qu⟩ |
|----------|--|------|-----|------|

que, qu⟨e⟩ *passim*

chi 153 / ki 17 / qui *passim*

| | | | | |
|----------|-----|--|--|------|
| C(O/U)– | ⟨C⟩ | | | |
| QU(O/U)– | ⟨C⟩ | | | ⟨qu⟩ |

co– *passim*

cui 3, 6, 29, 76; cuid(a/et) 33, 42, 68, 235; cum *passim*; quascus 225

quora(s) 181, 185, 251

Ajouts bibliographiques :

Lafont, Robert (1998). *La Chanson de Sainte Foi*. Genève : Droz.

Linskill, Joseph (1937). *Saint Léger. Étude de la langue du manuscrit de Clermont-Ferrand suivie d'une critique du texte*. Paris : Droz.